

LE PÈRE PEINARD



Un numéro tous les dimanches

Bureau du « Père Peinard » 22, rue des Martyrs. Paris.

Abonnements : Un an, 6 francs. — 6 mois, 3 francs. — 3 mois, 1 franc 50

LA SEMAINE SANGLANTE

Ah, nom de dieu, quelle terrible date que celle-là. J'en frémis encore à chaque fois que j'y pense.

C'est pas la *semaine sanglante*, mais le *mois sanglant*, qu'on devrait appeler la fin de mai et le commencement de juin 1871. Cette épouvantable boucherie a duré en effet jusqu'au milieu de Juin.

Je revois mon pauvre Paris d'alors, tout dépenaillé par la lutte. Il avait une mine de deuil qui vous prenait à la gorge ; on aurait voulu crier, on ne pouvait pas.

Paris fut chouette, comme dans toutes les grandes occasions. Il fut superbement héroïque : « Puisqu'il faut faire le grand saut, tant pis, du moins faisons-le sans rechigner », disait plus d'un.

Si il y eut des salops qui dénoncèrent un tas de pauvres diables, il y eut aussi, et en grande quantité de bons fioux, qui, sans être pour la Commune, cachèrent des fédérés et les sauvèrent des hyènes versaillaises.

Nom de dieu, ce que le populo avait le cœur serré. Le beau rêve s'envolait, disparaissait dans une mer

de sang ; la fosse commune tenait place du bien-être commun qu'on avait voulu réaliser.

Dans les mansardes et les petits logements, la gaieté était de sortie. Fallait voir ce que les faubourgs étaient tristes. C'est que il n'y avait pas de famille où il ne manquât quelqu'un à l'appel.

Souvent le père ou le fils, des fois la mère. Y en avait où les pauvres mômes étaient seuls, rôdant de droite à gauche.

Les absents étaient restés là bas, derrière quelque barricade, ou bien les pieds en sang, faisaient la route de Paris à Versailles.

Et quelles transes on avait, quand au bas de l'escalier, se cognait sur les dalles les crosses des soldats. Il n'y a pas de maison ou ils ne soient entrés, sans laisser des traces de leur passage. A défaut de grandes personnes, ils assommaient les gosses.

∴

Ah chrétiens, que venez-vous nous chanter avec le chemin du calvaire de votre Jésus !

Cinquante mille bons bougres l'ont fait leur calvaire, en 1871. De Paris à Versailles, il y a plus loin que de Jérusalem à Golgotha.

C'était pas des soldats romains qui les conduisaient, mais des soldats français.

Et sur cette route où ils se traînaient, les malheureux vaincus, méli-mélo : vieillards et jeunes gars, femmes enceintes et gamins, estropiés et blessés, il ne fallait pas faiblir, sans ça gare ! Si on restait en arrière esquiné de fatigue, un coup de crosse ou une balle de revolver, vous donnait vivement le coup de grâce.

Et les crachats pleuvaient, allez. Les injures, j'en parle pas, nom de dieu. Autre chose encore : les putains de la haute, du bout de leurs ombrelles, cherchaient les blessures pour les aviver. Les gommeux, cigare au bec rigolaient ; ils insultaient les gonzesses. Ils ont du courage, les lâches quand y a pas de danger.

Pour votre Jésus, un type s'est trouvé, qui l'a aidé à porter sa croix. Des femmes sont venues essuyer son visage.

Malheur à celui qui sur le calvaire de Versailles, laissait passer un mot de pitié, un signe d'horreur et de dégoût. On le foutait dans la file, et oup ! il allait à l'abbattoir avec les autres : « C'était un commun. puisqu'il plaignait un commun !.. »

Les soldats français étaient plus barbares que les soldats romains d'il y a dix-huit siècles !

∴

Oh, je le sais, nom de dieu, c'est pas eux les coupables, les pauvres pioupious.

J'en connais plus d'un, mille tonnerres, qui verse des larmes de rage, à chaque coup qu'il pense aux crimes qu'on lui a fait commettre, à cette sale époque.

« Ah, je le jure, que ceux-là m'ont dit, à la Prochaine, c'est pas dans les rangs des versaillais que je serai !.. Mais voilà, en 71 je ne savais pas. On revenait d'Allemagne, Bismarck nous avait lâchés tout exprès pour que nous venions assommer les Parisiens. Et on nous en avait tant raconté, on nous avait tellement monté le coup, que nous pensions bien agir !

« On était furieux d'avoir été vaincus, furieux d'avoir été en Allemagne... et on se vengeait sur les Parisiens, puisque c'était de leur faute !.. »

« J'ai su depuis que les prussiens de l'intérieur, c'était pas les parisiens, mais les chefs versaillais.... seulement il était trop tard, nom de dieu ! »

Voilà ce que m'a dit plus d'un des types qui ont été soldats contre la Commune. C'est devenu aujourd'hui le sentiment de tous.

Le populo sait que les communards sont morts pour la Sociale, il leur sait gré de leur dévouement et avant qu'il soit longtemps il les vengera.

..

A tous les coups de trafalgar, quand le populo a eu foutu en déroute les salops qui le plumaient, il était content et croyait que toute la besogne était faite.

Il avait la victoire, il ne demandait rien de plus et ne cherchait pas à en profiter. Bonasse, il laissait les jean-foutres tranquilles, ne leur faisait pas de bobo, les protégeait même au besoin, — quoi, on ne peut pas être plus bonne tête !

Aussi nom de dieu, qu'est-il arrivé ? C'est que d'abord épatés, tout prêts à faire des concessions, à céder tout ce qu'on aurait voulu, les riches et les puissants ont repris peu à peu leurs sens. A un moment donné, ils se sont tombés sur le poil des prolos, alors que ceux-ci se figuraient être à tout jamais débarrassés de cette racaille.

Et dame, une fois victorieux, ils ne font pas grâce. On leur a fait grâce à eux, raison de plus pour qu'ils soient féroces !

Nom de dieu, ils ont eu une frousse épatante, ils croyaient que c'était fini de rire ; faut bien qu'ils fassent payer au populo la courante qu'il leur a foutue.

Et ils y vont si carrément nom de dieu, que c'en est une épouvante : ils tuent, ils massacrent sans pitié !

Pardine, ils veulent rester les vainqueurs et ils se disent : « Si nous étions miséricordieux, le populo ferait ce que nous avons fait ; il se recueillerait un moment et prendrait sa revanche un jour ou l'autre. Pour l'empêcher y a qu'un moyen, lui foutre une saignée qui le flanque à cul pour vingt ans.

« Dans vingt ans on a le temps de godailler, de faire la noce, d'ici là nous serons peut-être crevés... après nous le déluge !..

« Nos fistons verront ce qu'ils auront à faire, s'ils sont emmerdés par la nouvelle génération du populo, ils recommenceront l'opération. »

Reste à savoir si le populo sera toujours aussi pochetée. Il a acquis de l'expérience aujourd'hui, et au prochain chahut, il pourrait bien ne pas être aussi commode qu'il l'a été avant.

Les riches oublient qu'ils ont empli notre cœur de haine, et que, en outre de nos rancunes personnelles nous avons un devoir, qui est sacré, nom de dieu ! celui de venger nos frères tués en 1871.

Quel est celui d'entre nous qui n'a pas eu un parent ou un copain, de tombé dans cette grande bataille ?

Et vous pensez, scélérats, que ces choses-là s'oublent ? Allons donc ! Le plus indifférent, à un moment donné se sent pris d'une rage épatante.

Et allez, nom de dieu, à la Prochaine, on ira carrément. C'est pour de bon qu'on mettra les pieds dans le plat.

Vous rous avez appris à être impitoyables, nous

le serons, mille millions de tonnerres ! Nous le serons, parce que nous voulons que le prochain chambardement soit le dernier. Parce que nous en avons plein le dos, de vous voir boustifiailler à gogo, tandis que nous ne mangeons pas à notre faim.

Nous serons implacables, oui. Parce que nous savons que si ce coup-là, nous étions à nouveau vaincus, les massacres de mai 1871, seraient de la foutaise, à côté des massacres que vous feriez.

Vous n'avez pas fait grâce, quand vous étiez victorieux, pourquoi donc non de dieu, que nous ouvriions notre cœur à la pitié ?

LA SOCIALE PARTOUT

Après les prolos d'Allemagne qui en ont assez de turbiner pour la clique des gouvernants et des richards, voici les paysans d'Italie qui se foutent en révolte à leur tour.

C'est que, nom de dieu ils ne sont pas heureux les gas. Ce patelin, fertile comme pas un, produit une vinasse épatante : le lacryma-christi et le Marsala, avec lesquels les rupins s'arrosent le goulot ; n'empêche que les turbineurs, ceux de la campagne surtout, crèvent carrément de faim.

A force de se rincer la dalle avec de l'eau vaseuse et de bouffer de la polenta (un sacré fricot, fait de farine de maïs) de mauvaise qualité, ils attrapent une sale maladie, la *pellagra* qu'ils appellent : les cheveux leur tombent, ainsi que les dents, et toute la peau de sur le corps se lève.

Et faut voir ce qu'ils gagnent les pauvres bougres. Des ouvriers qui turbinent comme des nègres, se font leurs cinq sous par jour : oui, mille bombes, cinq sous par jour !

Et il y a des types qui font semblant de s'épater que le populo soit ignorant et qu'il coupe dans tous les panneaux de la religion. Mais, nom d'un pêtard, avec une vie pareille, où donc le prolo prendrait le temps et les moyens pour s'instruire ?

S'il croit encore à toutes les foutaises du vieux temps, à qui la faute ? Aux gouvernants qui entretiennent la prétraille avec notre galette. Et ils savent ce qu'ils font les charognes ! C'est dans leurs intérêts qu'ils agissent ainsi : sans religion, pas de gouvernement.

Tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse, dit le proverbe. Les paysans de la Lombardie se sont foutus dans la caboche qu'en cette année de 89, y aurait un chambardement de tous les diables ; ils se sont mis en branle, comme les frangins d'Allemagne.

A Varesse, à San-Pietro et dans un tas d'autres localités, dont je ne me souviens pas les bons dieux de noms, les bourgeois n'en mènent pas large.

Le gouvernement a beau envoyer des troupes, ce qui a toujours été dans tous les pays, sa seule manière de foutre à bouffer aux malheureux, nos copains les macaronis, tiennent bon.

Pendant ce temps leur roi a foutu le camp à Berlin, en ballade. Si lui et le mec qui règne sur l'Allemagne, jactent politique ensemble, l'avenir ne leur paraîtra pas en rose.

♦♦

Mais c'est pas fini, en Espagne les braves anarchos qui ont déjà dynamité pas mal de boîtes à

bons dieux, foutent un trac épataut au gouvernement. Ils ont même failli s'emparer de Sueca, une ville là-bas dans le sud.

Nalheureusement la mèche a été éventée ! Au moment où tout s'annonçait bien, douze des copains ont été arrêtés, les armes et la correspondance ont été saisies.

Ce qui prouve bien qu'il ne faut plus se fier à la vieille tactique des révolutionnaires de l'ancien temps; mauvais truc que d'attendre des mots d'ordres d'un chef ou d'un comité — si bien intentionnés qu'ils soient ils commettront toujours des gaffes.

Il faut considérer, nom de dieu, que les sales bougres que nous combattons, tiennent entre leurs pattes : la police, l'armée, l'administration et tout le tremblement. Allez donc essayer par des moyens semblables à ceux qu'emploient ces crâpules de les foutre en l'air ! Ah, ouat ! il faut s'y prendre autrement.

Un gaillard bien décidé, ne se confiant à personne ou bien un petit groupe de copains se connaissant du premier jusqu'au dernier, sûrs de compter les uns sur les autres, à la vie, à la mort, feront bougrement plus de besogne, qu'on n'en fera jamais avec les vieilles manières, copiées sur la tactique des gouvernants.

C'est pour ça que les anarchos, qui sont des gas à poil, et qui se battent l'œil de toutes les vieilles foutaises ont bougrement raison de préférer ces moyens-là à tous les autres.

C'est pour être trop restés dans la routine, avoir été trop vieux jeu, que nos pauvres copains de Sueca ont été pincés.

Nom de dieu, c'est pas pour dire, mais je crois bien que quand la Sociale montrera son nez par ici — je l'attends avec impatience, la gonzesse, mille bombes ! — vous verrez que le populo, agissant seul

sans attendre aucun ordre, fera de la chouette besogne.

Il aura de l'initiative allez ! Et il enverra promener les états-majors avec un entrain épataut. Ce qu'ils en feront un nez, tous ces parlotteurs et ces ambitieux, qui se figurent que le populo foutra en l'air toute la vieille société, rien que pour leur permettre de s'engraisser à la place des cochons qu'il nous faut gaver actuellement.

LES ACCAPAREURS DU SUCRE

Gratte-papier, le copain qui turbine dans la finance, est venu l'autre jour, la gueule enfarinée, me relancer dans mon échoppe.

— Une chopotte, hein ? qu'il me fait, en me montrant le bistrot d'un coup de tête.

— Tout de même, car il fait bougrement soif ; ce temps d'orage vous sèche la gueule comme un four à plâtre.

— Eh bien, j'avais t'y raison vieux, y a deux mois quand je t'ai raconté comment se manigançaient les gros coups de la finance. Je t'avais dit que Say, Lebaudy, et d'autres grands scélérats, faisaient un coup sur les sucres : ça y est !

Il est augmenté maintenant ; au lieu de le payer vingt ou vingt deux sous le kilo environ, ta compagnie le paie vingt six sous — y a même des épice-mars qui le vendent vingt-huit.

Ça va durer jusqu'en octobre ou novembre, autant que le déballage du Champ de Mars ; car c'est l'Exposition qu'on donne pour raison de l'augmen-

tation. Tu l'as déjà dit, mon vieux Père Peinard, une augmentation de tout, c'est à peu près ce que va retirer le populo de cette foire.

Y a des faiseurs de chiffres qui ont calculé combien le coup sur les sucres, va nous sortir de millions de nos poches, dans les quelques mois que va durer l'accaparement.

Say, Lebaudy, Haentjens et les autres, vont nous soulever une trentaine de millions. Une foutaise quoi !

Et nous allons endurer ça, nom de dieu ! sans rechigner, sans faire de pétard ; en bons couillons que nous sommes, nous laisserons ces jean-foutres vider nos poches sans façon.

Hein, mille bombes, comme ils auraient mieux gagné une belle corde de chanvre, bien suiffée, que ces trente millions, qu'ils vont sortir en douceur de nos profondes.

Les accapareurs nous volent tant qu'ils peuvent, c'est entendu. Mais c'est rien, comparé aux sommes énormes que nous font cracher les gouvernants.

Pour une trentaine de millions que nous barbotent les accapareurs, les gouvernants nous en volent des centaines. Et nom de dieu, puisque nous sommes sur le sucre, parlons en !

Le prix de revient du sucre, étant comptés les frais de la fabrication, les frais du transport et les frais de vente, est de dix à douze sous le kilo. C'est le prix que nous devrions le payer s'il n'y avait pas d'impôt.

Mais voilà, y a un impôt. Né faut-il pas nourrir, et grassement nom de dieu, toute la sainte fripouillerie des bouffe-galette, des ensoutanés, des enjuponnés, des ronds de cuir, etc.

Et cet impôt, savez-vous de combien il est ? De dix sous par kilo. Oui vous avez bien lu, les aminches, dix sous par kilo, vous n'avez pas la berlue. Dix sous d'impôt par kilo, c'est-à-dire, autant que vaut le sucre.

Ce qui fait que les ménagères, au lieu de le payer douze sous le kilo, le payaient (quand il n'y avait pas d'accaparement) vingt-deux sous.

Hein, nom de dieu, croyez-vous qu'il est salé, cet impôt sur le sucre ?

Mais actuellement, ce n'est plus vingt-deux sous que l'épicemar le vend, mais bien vingt-six ou vingt huit. Y a une moyenne de trois à quatre sous par kilo qui reviennent aux accapareurs, c'est la hausse qu'a fait subir leur spéculation.

Le reste qu'on paie en plus, c'est du rabiote pour l'épicemar.

Avant la fameuse révolution de 89 y avait la gabelle. Tous les bourgeois ont ils assez gueulé contre cet impôt sur le sel. Dans toutes leurs histoires ils partent d'une sainte indignation, et nous disent que le populo avait bougrement raison, de se foutre en révolte à ce sujet.

Aujourd'hui que le régime féodal est aboli, que nous sommes en république, ce n'est plus le sel qu'on impose fort : c'est le sucre. C'est à peu près tout ce qu'il y a de changé.

Et y a pas à dire, nom de dieu, le sucre nous est aussi indispensable que le sel. Ce qu'il y a de plus salop, c'est que cet impôt pèse sur les tout à fait malheureux.

Quand dans une famille y a des malades, on aurait besoin de ne pas payer d'impôt. Eh bien, c'est justement là où on en paie le plus, parce qu'il faut du sucre en quantité.

Ces choses là me foutent en rage. Nom de dieu,

je me demande quand donc que nous en aurons soupé, de toutes les cochonneries que nous endurons ?

Sacrés farceurs, qui venez nous chanter que la révolution a supprimé les gabelles. La belle foutaise que de supprimer un impôt, pour le remplacer par un autre pareil ; c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

Il en est de toutes les réformes que les bourgeois ont faites comme de celle-là. C'est toutes du trompe l'œil.

C'est pourquoi, nom de dieu, il nous faut dire halte là. Les accapareurs et les gouvernants, c'est crapule et C^o : s'imaginer que le gouvernement les empêchera de faire leurs coups, c'est être rudement pochetée.

Et puis la belle affaire que les gouvernants empêchent qu'on nous vole trois sous, si eux-mêmes nous en volent dix. Drôle de façon de protéger notre porte-braise, que de le vider tout d'abord.

Y a pas, nom de dieu ! Il faut faire leur affaire, aussi bien aux gouvernants, qu'aux accapareurs.

— — — — —
BABILLARDE
— — — — —

Trèbes (Aude), le 15 mai 1889

Mon pauvre père Peinard,

Bien que je suppose que tu es d'un âge à être plutôt mon fils que mon père, je te donne le titre que tu as pris, en me réservant cependant, comme vieux grogn'n, le droit de t'adresser quelques observations.

Au fond j'approuve tes idées, mais je voudrais les voir exprimer en termes toujours intelligibles pour les prolétaires de la province qui ne connaissent pas l'argot familial de ceux de Paris : orne tes phrases d'autant de *merde*, de *foutre* et de *sacré-nom* que tu voudras, au gré de tes indignations et de tes colères contre la *garce* de société qui nous a été transmise par les générations passées et que nos *grands révolutionnaires* (!) de 1789 n'ont pas su démolir au point de vue principal de l'économie sociale — mais sers toi d'expressions connues par la généralité des travailleurs : on peut te demander cela sans exiger le style académique du palinodiste Jules Simon et des autres lâcheurs du duc d'Aumale.

Certes j'approuve tes excitations justicières contre les accapareurs insatiables qui causent la misère des vrais producteurs de la richesse sociale : mais je voudrais te voir attaquer autant les égoïstes pauvres, qui tendent à s'enrichir et à jouir, à l'encontre des intérêts d'autrui, que ceux qui ont déjà réussi dans leur rapace accaparement.

Que tous ceux qui ont à se plaindre de l'ordre économique actuel sachent s'entendre sans préoccupations personnelles, que chacun s'efforce d'être moins égoïste en présence des questions à résoudre ! Le jour où tous les dépossédés seront résolus à imposer aux possédants l'égalité de misère par la destruction des richesses accumulées sauf à les reproduire au profit commun, le règne des dominateurs politiques et sociaux sera définitivement terminé.

Mais pour cela, il faut que les victimes de l'état social actuel se décident à traverser une période d'aggravation de leurs souffrances en considérant qu'après quelques semaines d'égalité de misère à laquelle ne pourront résister ceux qui ne sont pas habitués aux privations, il dépendra des travailleurs d'établir l'égalité de bien-être et de prendre toutes les précautions nécessaires contre un nouvel accaparement, c'est-à-dire contre l'égoïsme que certains, ont eu le tort de confondre avec l'individualisme

affirmation du respect de l'inviolabilité des droits individuels dans l'égalité et la liberté.

La logique de la saine raison dit que les sociétés humaines ayant une durée indéfinie, leurs intérêts généraux doivent être maintenus à l'abri des égarements d'individus quelconques, dont la durée est fatalement limitée par la mort : dans l'avenir il ne faudra pas qu'on tolère l'accaparement qui fait les Rothschild et l'autoritarisme qui fait des Bonaparte et encourage des Boulanger.

Toutes les précautions sociales, aujourd'hui prises en faveur des dominateurs et des exploités, devront être établies contre quiconque tendra à gouverner ou exploiter autrui.

Un vieux grognon

E. D.

Tu sais, vieux, m'est avis que tu es un peu trop grognon, tu vois tout en noir, à un point que c'est pas drôle. Ton *Egalité de misère*, qu'il nous faudrait, à ton avis, traverser avant d'arriver à *l'égalité de bien-être*, ne m'emballa pas.

Moïse avait un brin tes idées, et il faisait ballader ses youtres dans le désert, avant de les faire entrer dans la Terre Promise.

Eh bien, non, c'est vieux jeu tout, ça ! Tu es un peu trop quarante huitard, soit dit sans aucune intention de te froisser. Vois tu, je crois qu'il vaut mieux s'appliquer à réaliser les idées de Blanqui. Il disait lui, qu'il fallait qu'au premier moment du chambardement, le populo aperçoive qu'il y a du mieux.

Dès que la chasse aux crapules ; c'est à dire la chasse aux riches et aux gouvernants sera commencée, il faut, que les plus encroutés dans les vieilles idées, parmi le populo se disent : « Tiens, tiens, on respire mieux, les emmerdements cessent :

mais c'est pas bête ça ! Qu'est qu'on me chantait... si ce n'est que ça, j'en suis : vive la Sociale !... »

Oui nom de dieu, voilà ce qu'il faut ; et tu verras mon vieux, qu'alors ça marchera comme sur des roulettes.

Si des floppées de bon bougres, qui ont tout à gagner au triomphe de la Sociale, ne sont pas avec nous, c'est qu'ils se figurent qu'au lieu d'y gagner, ils vont y perdre. On leur a tellement monté le coup, et d'autre part, y a tant eu de révolutions, qui ont fini en eau de boudin, qu'ils sont durs à la détente.

Si ton idée était pratiquée, (et j'en vois pas l'utilité), en admettant que cette *égalité de misère* ne dure que quelques semaines, ça serait suffisant pour les dégoutter à tout jamais de la Sociale.

La réaction viendrait, nom de dieu, et bougrement féroce ! Celle 71 ne serait que de la gnochette à côté.

Tandis que si le populo a senti que son sort est moins pitoyable, que la mistouffe commence à disparaître : s'il n'y a plus de refileurs de comète, de déchards qui bouffent les arlequins, les soupes de chez Brébant, ou les saletés qu'on pêche aux bords des trottoirs, — eh bien, mille bombes, je te fous mon billet qu'il n'y a pas de réaction à craindre.

On ira carrément de l'avant. Ce qui fait, nom de dieu, qu'il y a eu des réactions, après les anciennes révolutions, c'est que le populo a vu qu'on s'était foutu de lui, et a dit : « J'y fais plus ! Du moment que je n'ai que des coups à recevoir, et pas de bénéfices, bonsoir... » Il bouclait sa lourde, et y avait plus personne. Alors les réacs avaient beau jeu, et ils s'en payaient.

Je t'ai répondu, mon vieux grognon, que je gohe tout de même bougrement, sur la question principale ou nous sommes en désaccord.

Pour ce qui est de mon langage, j'en ai déjà dit quelques mots dans un de mes fanches précédents, et comme j'ai guère de place, j'y reviens pas pour le moment.

Il ne se passe pas de semaine qu'un type à la hauteur, ne rembarre les enjuponnés de chouette façon.

Mardi c'est un purotin qu'on emmenait devant le comptoir, pour vagabondage. On te lui colle deux mois de boule de son. Nom de dieu, deux mois, pour avoir refilé la comète, c'est bougrement raide!

Si les mufles du comptoir l'ont tant salé le pauvre type, c'est peut-être par charité (car ils sont très charitables ces chameaux-là) c'est pour lui éviter de coucher plus longtemps sous les ponts ou dans les squares. Mais le purotin ne s'est pas laissé attendrir.

— Tas de vaches, brigands, voleurs, c'est vous qui devriez les faire, les deux mois de prison!

Ah, nom de dieu, il n'a pas été long à savoir combien ça coûte de parler trop franchement. Les enjuponnés te lui ont illico, collé deux ans de prison pour insulte à leur auguste mufferie.

Vingt quatre mois d'un côté et deux de l'autre, total vingt six mois ou le pauvre gas sera à l'abri.

Cochon d'abri, mille bombes! Ah tu avais bien raison de le dire, c'est les enjuponnés qui devraient être au bloc — et même ils devraient être mieux qu'au bloc. . . .

LE PÈRE PEINARD

L'imprimeur-Gérant : WEILL.

Imp. sociale du Père Peinard 22, rue des Martyrs. — Paris.

VENTE EN GROS

DU

Père Peinard

11 — rue du Croissant — 11

PARIS

Adresser toutes les Correspondances au nom de
l'ADMINISTRATEUR DU PÈRE PEINARD,
22, rue des Martyrs. — Paris.

Imprimerie du Père Peinard, 22, rue des Martyrs, Paris.